

"La femme d'après", d'Arnaud Friedmann : plongée dans une psyché torturée



© Sophie Bassouls

Chaque dimanche, « Marianne » isole parmi la foisonnante production littéraire un livre coup de coeur. Cette semaine : « La femme d'après », d'Arnaud Friedmann (La Manufacture) qui plonge dans la psyché torturée d'une quadragénaire victime d'agression. Épargnée, elle en paiera le prix.

« Des critiques m'ont reproché d'écrire au féminin au prétexte qu'un homme serait incapable de comprendre les femmes », souffle Arnaud Friedmann à *Marianne*. Passons sur l'inculture de ce reproche qui balaye sans coup férir *Madame Bovary*, *Les liaisons dangereuses* et un large pan de la littérature, pour nous concentrer sur l'essentiel : cette descente aux enfers de l'anti-héroïne née sous la plume du romancier captive autant qu'elle heurte : « Je voulais qu'elle n'ait pas de prénom, pas d'âge précis, et qu'elle ne soit pas décrite physiquement » souligne l'auteur. Parce que ça renvoie à sa prosopagnosie [une incapacité pathologique à reconnaître un visage, NDLR] ... et aussi parce que ça permet à chacun de se la représenter comme il le souhaite. » De fait, les émotions qui émaillent ce monologue entrecoupé de dialogues tendent à l'universel.

Emporté par un récit dénué de superflu, le lecteur éprouve une succession de chocs, de doutes et d'effroi. D'abord, on vit l'expérience vécue dans sa chair et son esprit par cette femme d'une quarantaine d'années, marchant la nuit, seule, au coeur de Montpellier, après des retrouvailles avec un amour de jeunesse : stoppée par quatre hommes menaçants puis insultants, elle ne laisse rien voir de son trouble et s'en tire, du moins le croit-elle.



Travaillée par l'incompréhension, obsédée par la voix des agresseurs qui résonne sans cesse dans sa tête, elle attribue ce quasi-miracle à l'aplomb et à la ruse dont elle fit preuve, voire à une chance improbable : le lendemain, le cadavre d'une jeune femme a été retrouvé à quelques rues de là. Elle qui « peine à reconnaître ses filles sur leur photo de classe » vacille à la vue du suspect en Une d'un journal. Lui et sa bande sont sous les verrous. « Tu aurais presque pu croiser l'assassin », lui glisse Jacques, l'homme qu'elle a quitté vingt ans plus tôt. Murée dans le silence, la quadragénaire ploie sous les pensées malsaines : l'ont-ils épargnée parce qu'elle serait désormais « trop vieille pour se faire violer » ?

Comprendre l'indicible

À partir d'un micro-événement loin d'être anodin, Friedmann tisse par des touches délicates une intrigue à l'intensité croissante, tandis qu'émotions et réminiscences donnent toute son épaisseur au personnage. Au fil de chapitres courts, on pénètre l'esprit de cette femme qui erre, incapable de rentrer chez elle, à Besançon. Lancée sur les traces du passé et incapable de s'imaginer un futur, la voilà mue par un seul but : comprendre l'indicible, les circonstances d'un homicide et, encore et toujours, celles de sa propre survie.

Parvenue à un moment clé de son existence, effrayée par les prémisses de l'âge, cette mère célibataire va perdre pied, prise aux tripes par un mélange obsessionnel de culpabilité et de doutes : « *Il faudrait connaître l'adresse des parents de la victime, marcher jusqu'à leurs fenêtres et m'installer sur un banc, partager à distance leur douleur et faire pénitence au matin, avouer à leurs visages dévastés que ça aurait pu être moi, que ça aurait dû être moi, qu'ils sont en droit de me demander des comptes, à moi autant qu'aux tueurs, de m'en vouloir d'avoir été trop vieille, trop sûre de moi, pour mériter de finir sous les coups des assassins de leur fille.* »

Un temps, elle songe à porter plainte, puis renonce : « *Est-ce qu'on porte plainte quand on s'est fait traiter de connasse ? Une expression du Sud, qu'on balance à la fin de toutes les phrases, une ponctuation sonore. Où est la menace ? Je me figure l'expression du flic, les doigts suspendus au-dessus de sa machine, attendant que ça commence. Que commence ce qui justifierait qu'il tape ma déposition sur sa feuille vierge. C'est tout ?* »

Blessée au plus profond de son être, osera-t-elle se confronter au meneur et à sa bande une nouvelle fois ? Et surtout, quel sens donner à une existence déchirée entre le mépris de sa propre mère, la nostalgie d'une jeunesse éteinte et la démence de ses choix, jusqu'au chaos final ?

La femme d'après Arnaud Friedmann, La Manufacture de livres, 200p., 18,90€